



HAL
open science

Éléments sur la philosophie de Herder. Pour les 280 ans de sa naissance

David Cumin

► **To cite this version:**

David Cumin. Éléments sur la philosophie de Herder. Pour les 280 ans de sa naissance. Dogma, 2024, Hiver 2024 (29), pp.156-161. hal-04770694

HAL Id: hal-04770694

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-04770694v1>

Submitted on 19 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ELEMENTS SUR LA PHILOSOPHIE DE HERDER. Pour les 280 ans de sa naissance

Dans le contexte du préromantisme allemand et de la Révolution française, Herder est l'un des grands penseurs de la nation. Sur la base de l'intérêt d'abord littéraire et artistique pour les traditions culturelles populaires¹, il édifie une philosophie politique qui est une *philologie politique*². Celle-ci voit la synthèse d'un certain holisme -le *Volksgeist*- et d'un certain individualisme -la *Bildung*-, dont le trait d'union est la langue – où l'on retrouve, chez ce théologien protestant, le rapport intime du luthéranisme avec l'allemand.

1) Biographie

Johann Gottfried Herder est né en 1744 dans une famille modeste de Prusse orientale, aux marches du monde slave. Fils d'un maître d'école, puis étudiant en théologie à l'Université de Königsberg, il suit l'enseignement de Kant et il se lie d'amitié avec Hamann, mystique et poète de la langue allemande. Devenu prédicateur et maître d'école à Riga en Lettonie, il entreprend en 1769 de voyager en tant que précepteur, il parcourt l'Europe et il rencontre Goethe. En 1771, il s'établit à Bückeberg, dans le comté de Lippe, comme conseiller du consistoire, soit l'assemblée des pasteurs. En 1776, il obtient le poste de superintendant de l'Eglise réformée de Weimar. C'est là qu'il vivra jusqu'à sa mort en 1803, solitaire, occupé à la protestation contre Kant, l'*Aufklärung* et la Révolution française, sorte d'équivalent allemand de l'Anglais Burke.

2) *Sturm und Drang*, romantisme et « mouvement national »

Avec Hamann, Klopstock, Goethe, Schiller, Herder est l'un des pionniers du *Sturm und Drang* (1770-1790), mouvement précurseur du romantisme allemand. Celui-ci est une réponse « culturaliste » au rationalisme et à l'universalisme des Lumières. On distingue un premier romantisme (1790-1805), plus littéraire, avec Hölderlin, Novalis, August et Friedrich Schlegel, Moser..., et un second romantisme (1806-1820), plus politique, avec Kleist, Müller, Jacob et Wilhelm Grimm, Görres... Tous partagent l'amour de la nature, le goût des mythes, des contes et des légendes, le culte des peuples et de l'histoire des peuples, la réhabilitation du moyen-âge et l'idéal de l'Empire médiéval, la conception de l'Etat comme « totalité organique », le nationalisme anti-français et l'appel à la résistance antinapoléonienne, le thème de la « prédestination allemande ». Les (quatorze) *Discours à la nation allemande* de Fichte (1807) puis la guerre de Libération (1813) cristalliseront ce « Mouvement allemand » de réaction à la domination française et à son idéologie révolutionnaire.

Or, cette idéologie, quoiqu'universaliste, possédait aussi une dimension nationale et patriotique, puisqu'elle invoquait le droit des peuples, la souveraineté de la nation, la défense de la patrie, tout en mobilisant les citoyens avec la conscription. Les guerres de la Révolution et de l'Empire ont suscité l'idée nationale en Europe, Napoléon apparaissant tour à tour comme un libérateur ou comme un conquérant. L'idée nationale fut érigée en doctrine par Herder, Fichte et le romantisme. Herder sera l'un des inspirateurs du « mouvement des nationalités » au XIX^{ème} siècle, qui aura pour figures les Allemands Arndt et Jahn, l'Italien Mazzini, le Polonais Mickiewicz, le Hongrois Petöfi. Autant de personnages animés par une passion nouvelle : l'unité ou l'indépendance nationales. D'après eux, le combat pour la « cause des peuples » passe par la redécouverte de la mythologie, du patrimoine et de l'histoire locales, par la réhabilitation de la culture populaire (contre la culture cosmopolite ou francisée des élites) et de la langue populaire (contre le français ou les langues allogènes dominantes), par la lutte armée contre les dominations ou les ingérences étrangères (l'impérialisme français, l'interventionnisme de la Sainte Alliance, les empires habsbourgeois, russe ou ottoman).

¹ *La nouvelle littérature allemande*, 1768 ; *L'art et le style allemands*, 1773, en collaboration avec Goethe et Moser ; *Les plus anciens documents du genre humain*, 1774.

² *Discours sur l'origine du langage*, 1770 ; *Une autre philosophie de l'histoire*, 1774, qui est une réplique à Voltaire.

3) Holisme et cultures

Le langage est consubstantiel à l'homme. L'homme est par nature membre d'un peuple. Un peuple est caractérisé par sa langue. Voilà les trois propositions fondamentales, anthropologiques, d'Herder. La poésie, quintessence du langage, véhicule « l'esprit du peuple », et l'art, quintessence de la culture, révèle « l'esprit du peuple ». Herder développe ainsi la notion de *Volksgeist*. Chaque peuple a son « génie national », qui se transmet des générations passées aux générations futures et qui est la source de ses traditions, de sa culture, de son art, de son droit. C'est pourquoi les préoccupations herdériennes tournent autour de la philologie, de l'archéologie, du folklore, des coutumes, bref, autour des racines.

Herder a ouvert la réflexion philosophique sur les cultures. L'universalisme des Lumières voit dans l'humanité une somme d'individus et dans chaque individu une fraction d'humanité. Herder, lui, considère que l'humanité est composée de peuples, non d'individus. Il souligne l'irréductible diversité de ces peuples et leur droit égal à préserver leur identité (à « persévérer dans leur être »). Il y a une originalité irremplaçable de chaque individu et de chaque peuple. Tel est le parallèle entre l'homme individuel et l'homme collectif, puisque les communautés sont assimilées à des personnes collectives. Le rationalisme des Lumières voit dans l'histoire l'avènement du progrès. Herder, lui, récuse l'idée d'un progrès général. Il pense l'histoire en termes de civilisations. Il constate l'alternance de la montée ou du déclin des nations (les cycles de la puissance). Il déclare qu'à chaque époque de l'histoire, un peuple particulier est à l'avant-garde et qu'est advenue l'époque des peuples germaniques, porteurs du christianisme depuis la Réforme luthérienne.

Herder développe une perception holiste de la nature humaine : tout homme est issu d'une famille et d'un peuple au sein desquels il s'acculture, notamment par l'apprentissage et l'usage de la langue (« je suis ce que ma communauté m'a fait »). Chaque peuple est pris comme un tout, non comme une somme d'individus, et chaque citoyen est pris comme partie de ce tout, non comme le co-auteur d'un contrat social. Les théories contractualistes sont dénuées de tout fondement historique : les sociétés ne sont pas des constructions volontaires, des associations d'individus liés par un pacte d'union ou de sujétion. Les liens entre les personnes sont plus profonds. Les théories contractualistes font *comme si* les sociétés étaient des constructions volontaires : elles font table rase du passé et « atomisent » les communautés héritées pour *faire croire* que les hommes sont maîtres de leur destin politique. En vérité, l'identité personnelle est indissociable de l'identité collective. Au lieu d'individus abstraits, dépouillés de leurs particularités, les hommes selon Herder sont ce qu'ils sont, dans leurs modes de penser et d'agir, en vertu de leur appartenance à une communauté (« nous sommes ce que vous fûtes, nous serons ce que vous êtes »).

4) Nation et nationalité

« *Je suis homme par nature et français par accident* », dit Montesquieu. « *Je suis essentiellement Allemand et je suis un homme grâce à ma qualité d'Allemand* », dit Herder. Telle est l'opposition de la conception individualiste et de la conception holiste. Dans la première conception, l'identité personnelle est dissociée de l'identité collective. L'appartenance politique remplace l'appartenance culturelle : l'individu est membre d'une nation parce qu'il est citoyen. L'émancipation de l'individu de ses cadres d'appartenance est le but de la politique. La pluralité des nations, des langues et des territoires est secondaire par rapport à l'universalité du sujet humain. Au contraire, pour la seconde conception, l'homme n'est homme qu'en tant que membre d'une communauté : « l'homme comme tel » est une abstraction. L'individu est citoyen parce qu'il fait partie d'une nation. L'humanité n'est qu'un concept zoologique ; elle est inévitablement divisée culturellement et politiquement ; seuls les peuples renvoient à des réalités culturelles et politiques.

Avec la Révolution française et le romantisme allemand, avec Rousseau et Herder, le concept moderne de nation est complètement défini. La nation est deux choses en une : une collection d'individus libres et égaux en droit, un individu collectif titulaire de la souveraineté ; le cadre d'émancipation de l'individu (vis-à-vis des

corps et des hiérarchies), le cadre d'appartenance (identitaire et civique) de l'individu ; l'association des citoyens libres et égaux dans un Etat (*demos*), la communauté dans sa particularité historique, culturelle et territoriale (*ethnos*). Bref, c'est la communauté des citoyens, synthèse de l'individualisme et de l'holisme. Cette *Gemeinschaft*, par opposition à la *Gesellschaft*, prend tout son sens politique dans la guerre, laquelle justifie l'éventuel sacrifice des citoyens pour la nation (des parties pour la totalité). L'appartenance nationale est affaire de volonté et de choix, ou théorie élective, mais aussi de caractéristiques héritées, langage, culture, race, ou théorie ethnique.

5) Philologie et « nationalisme linguistique »

Au XVIIIème siècle, la langue et la culture françaises dominent l'Europe. Dans les pays allemands, le français se répand dans les couches de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie. Les lettrés écrivent en latin ou en français, érigé en langue véhiculaire ou élitaire ; peu en allemand, ravalé au rang de langue vernaculaire ou populaire. De très nombreux mots français pénètrent dans la langue allemande. Face à cette francisation, qui accompagne la domination politique de la France, la réaction se produit lentement. Certains dénoncent l'imitation et la « gallomanie ». D'autres se révoltent contre une civilisation qu'ils jugent aliénante et décadente : ainsi des poètes du *Sturm und Drang*, des romantiques, des théoriciens du *Volksgeist*. Ils en viennent à opposer la langue et la *Kultur* allemandes à la langue et à la *Zivilisation* françaises – antithèse fameuse qui trouvera son apothéose chez Oswald Spengler et son *Déclin de l'Occident*. L'importance accordée au langage est nourrie par le nationalisme linguistique.

D'un point de vue herdérien, l'identité personnelle est inséparable de l'identité collective, elle-même inséparable d'une langue originale. La langue est l'élément premier de l'acculturation, de la vie commune et de la communauté. D'où la primauté de la philologie dans la science de l'homme, et l'attention privilégiée portée par les mouvements nationaux sur la défense de la langue populaire face aux langues étrangères. Le peuple allemand est le « peuple originel » (*Urvolk*) car il parle une « langue originelle » (*Ursprache*) : il a conservé vivante et en perpétuelle devenir la langue des origines, celle des Germains, qu'avait utilisé Luther contre Rome, pour traduire la Bible. C'est pourquoi il est un « peuple prédestiné ». A l'inverse, la langue française est née d'une soumission, puisque les Gaulois ont cédé à la conquête romaine et adopté le latin – l'histoire germanique est au contraire celle d'une résistance à l'impérialisme romain et à ses héritiers de l'Ouest. Dans sa langue nationale, le peuple allemand trouve sa continuité et son unité. Ce peuple existe ainsi « en soi », « par lui-même » (*Volkstum*), sans qu'il ait besoin d'Etat, de représentation politique ou d'artificialisme juridique (*Kulturnation*). « Sa langue l'a mis au monde comme une mère » (Fichte). En plus, cette langue est dotée de potentialités infinies grâce à la possibilité d'opposer les mots d'origine latine à ceux d'origine germanique et de former des mots composés. La langue française, elle, est achevée, rationalisée, réglée par l'Académie.

6) Individualité et *Bildung*

La Réforme luthérienne appliqua l'individualisme égalitaire au plan religieux en laissant intact l'holisme hiérarchique au plan sociopolitique. Au XVIIIème siècle, en Allemagne, le « piétisme », sécularisation de la Réforme, développa un individualisme intérieur qui n'affecta pas le sentiment d'appartenance à la communauté. Au contraire, en France, l'individualisme des Lumières s'appliqua au domaine sociopolitique pour transformer la « communauté » (concept holiste) en « société » (concept individualiste) – Ferdinand Tönnies systématisera cette antithèse. La première vague d'individualisme, religieuse, celle de la Réforme, permit aux Allemands de résister à la seconde vague, sociopolitique, celle des Lumières ; elle l'immunisa. Herder, le *Sturm und Drang*, le romantisme, Fichte, s'appuyèrent sur l'individualisme luthérien contre l'individualisme révolutionnaire. Ils surmontèrent la contradiction entre l'homme comme être social, notion holiste traditionnelle, et l'homme comme individu, selon le droit naturel moderne, en combinant l'holisme de la *Gemeinschaft* et l'individualisme de la *Bildung*. L'individu développe sa personnalité à l'intérieur de la culture nationale, de la communauté, de l'Etat, lesquels façonnent l'identité de l'individu et sa socialisation, notamment

via l'apprentissage et l'usage de la langue. Le développement du sujet n'est possible que grâce à la présence du milieu et à l'adaptation au milieu. L'Allemand est homme en tant qu'il est d'abord Allemand, membre d'un peuple auquel il s'identifie. Mais dans sa vie intérieure, il se pense comme un citoyen qui se consacre au développement de sa personnalité. C'est l'idéal de la *Bildung* ou éducation de soi-même : il ne se réduit pas à l'instruction scolaire mais il englobe la formation de la personne à travers l'ensemble de la vie familiale, professionnelle, associative, civique.

A l'individualisme (abstrait) des droits de l'homme, s'oppose le sentiment (piétiste) de l'individualité. L'individualité est *cultivée* (au double sens éducatif et culturel) comme on cultive une *différence*. Cette différence, originalité ou dignité de chaque individu procède de sa *Bildung*, de son milieu, de ses racines. Avec Wilhelm von Humboldt, fondateur de l'Université de Berlin, Herder fut l'un des concepteurs de la *Bildung*. Celle-ci a pour référence l'idéal éducatif grec. Comment transformer l'individu ? En formant et en enrichissant sa personnalité. On retrouve chez Herder la notion de perfectionnement ou l'impératif d'oeuvrer à l'amélioration de l'humanité : mission du pasteur, du législateur, de chaque citoyen. Cette amélioration s'effectue au sein de cultures singulières, qu'il faut développer. L'individualisme de la *Bildung* s'inscrit en effet dans la communauté, en raison du rapport entre culture et langue. (Poursuivre une) instruction scolaire, (fonder une) famille, (exercer un) métier, (effectuer son) service militaire, (acquérir le) sens civique, tout cela se complète dans la formation de l'individu, dans sa *Bildung*.

Celle-ci marque une conception spécifique de la liberté. La liberté, c'est la libre formation de la personnalité au sein de l'Etat. D'où la combinaison de l'intériorité et du dévouement à la chose publique – alors que la conception libérale ou révolutionnaire oppose l'individu à l'Etat. La *Bildung*, fondée sur l'identification de l'individu à la nation, garantit le civisme : seuls les gens éduqués peuvent comprendre qu'ils doivent subordonner leurs intérêts particuliers à l'intérêt général. La *Bildung* est un idéal personnel. Cet idéal a sa littérature : le *Bildungsroman*, à l'exemple des *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* de Goethe. Il a aussi sa dimension politique : former une élite qui réformerait et gouvernerait l'Etat. L'éducation de tous, l'instruction publique sous les auspices de l'Etat, la transformation des hauts fonctionnaires (des cadres de la nation) en disciples de la *Bildung*, voilà la clef de la renaissance de l'Allemagne face à la France. La direction politique doit être exercée par une classe éduquée et formée au service de l'Etat : la classe des fonctionnaires recrutés par concours – ici Herder annonce Hegel.

Référence indicative

Louis Dumont : *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris, Seuil, 1983 ; *Homo aequalis II. L'idéologie allemande. France-Allemagne et retour*, Paris, Gallimard, 1991
 Leo Strauss, Joseph Cropsey : *Histoire de la philosophie politique*, Paris, PUF, 1994 (1963)